

PAUL POUPARD

LE DIALOGUE, PAUL VI
ET LES CULTURES CONTEMPORAINES

Excellence
Messeigneurs
Monsieur le Président
Mesdames, messieurs, et chers amis

Le président de l'Istituto Paolo VI, Giuseppe Camadini, et l'observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO, monseigneur Francesco Follo, ont su me convaincre, malgré un emploi du temps très chargé, de participer une fois de plus à un colloque du mois de décembre à l'UNESCO, ce qui devient une heureuse tradition: il suffisait pour cela de proposer un thème autour de Paul VI, dont le souvenir inaltérable se mêle toujours en moi d'une profonde reconnaissance. Il est vrai qu'il m'était aussi difficile de renoncer à venir en ma qualité de membre du Comité scientifique de l'Institut Paul VI de Brescia depuis sa fondation, voici plus d'un quart de siècle de recherches rigoureuses et de contributions remarquables pour la connaissance toujours plus exacte de Gian Battista Montini, pape Paul VI, qui a marqué durablement l'Église et le monde par son fécond pontificat.

Je le constate, l'immense personnalité du successeur de Paul VI, le bien-aimé pape Jean-Paul II, et l'exceptionnelle durée de son pontificat n'enlèvent rien à la figure extraordinaire du pape Montini. J'ai eu le privilège d'en être le jeune collaborateur pendant de longues années à la Secrétairerie d'état, et il demeure pour moi encore aujourd'hui un maître autorisé et une source d'inspiration féconde.

Vous le comprenez: je ne peux me référer à Paul VI sans éprouver le sentiment très fort de sa présence qui m'émouvait profondément: plus que nul autre, Paul VI donnait de ressentir combien il est beau de réaliser dans sa vie personnelle une parfaite synthèse entre l'humanité et la foi dans la paisible harmonie de la nature et de la grâce. De fait, en lui s'unissaient «dans

la douceur», si je puis dire, les diverses facultés humaines et les vertus surnaturelles, en quelque sorte: la foi et la culture. Le pape Jean-Paul II, et à sa suite Benoît XVI, ont exprimé à de nombreuses reprises cette forte conviction que la foi et la culture ont besoin l'une de l'autre. C'est en quelque sorte l'idée fondatrice du Conseil pontifical de la culture que je préside, telle que Jean-Paul II l'a exprimée dans sa Lettre autographe de fondation, adressée le 20 mai 1982 à son cardinal Secrétaire d'état: «La synthèse entre culture et foi n'est pas seulement une exigence de la culture, mais aussi de la foi. Une foi qui ne devient pas culture est une foi qui n'est pas pleinement accueillie, entièrement pensée et fidèlement vécue».

Paul VI demeure pour moi l'exemple vivant de cette merveilleuse synthèse: homme de grande culture, il a accueilli pleinement la foi pour la penser intensément et la vivre fidèlement, non comme relevant d'un domaine «à part», mais comme la source de tous ses actes et de toute sa vie. En lui, la foi est devenue culture dans une synthèse toute personnelle, avec sa propre manière d'être, sa sensibilité si vive et délicate, et la profondeur de son intelligence¹.

Paul VI était un homme de très grande culture. Lecteur infatigable, il aimait puiser son inspiration – permettez-moi ce témoignage personnel – près des auteurs de diverses provenances, et notamment de la culture française. En ces années de travail à la Secrétairerie d'état, je me permettais – et il m'y encourageait – de lui signaler les livres qui me paraissaient les plus importants et les articles les plus significatifs des revues de langue française. Il ne manquait pas de se procurer les titres les plus variés en ce vaste champ de la culture, comme en témoigne sa bibliothèque admirablement ordonnée par le regretté professeur Nello Vian. Je me souviens avoir pu compléter sa collection de la revue liturgique «La Maison-Dieu», la grande collection d'histoire de l'Église de Fliche et Martin, et aussi les fascicules du *Dictionnaire de Spiritualité*, selon les rythmes des publications des différentes éditions. Il aimait les livres, mais plus encore les auteurs. Aussi était-il très heureux de rencontrer les hommes, surtout de foi et de culture, dans un dialogue authentique, profond et passionné. Qu'il me suffise d'évoquer Jean Guittou, Jacques Maritain, les pères Henri de Lubac, Jean Daniélou, Louis Bouyer, Yves-Marie Congar, Louis-Joseph Lebret, et les abbés Charles Journet et Maurice Zundel. N'oublions pas que pour «sa» FUCI – la Fédération universitaire catholique italienne – il a traduit et édité Jacques Maritain et le père Léonce de Grandmaison. Il trouvait dans ces auteurs français des éléments de réflexion sur la rencontre si difficile et par moments quasi impossible de deux cultures: la culture traditionnelle et catholique, et la culture laïque et

¹ Cf. P. POUPARD, *Au cœur du Vatican. De Jean XXIII à Jean-Paul II*, Paris, Perrin - Mame, 2003, pp. 59-142.

moderne. C'est ainsi qu'il a voulu citer dans l'encyclique *Populorum progressio*, en se référant à l'humanisme intégral, l'humanisme de l'incarnation qui conjugue foi et culture, le père Lebreton et Jacques Maritain, Colin Clark et Von Nell-Breuning, les pères Marie-Dominique Chenu et Henri de Lubac, Pascal et Maurice Zundel. Ainsi, Paul VI n'a pas cessé de jeter des ponts entre la foi catholique et la culture moderne.

LA CULTURE

Pour comprendre Jean-Baptiste Montini, sa vie et son rapport à la culture, il nous faut utiliser les clés qui ouvrent le mystère de sa personnalité et percevoir comment, dans sa vie, la culture fut toujours un moyen, et jamais une fin, une voie privilégiée pour atteindre un but, la maturité complète, intégrale de la personne humaine, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans *Populorum progressio*, Paul VI définit clairement le défi de l'Église dans ce domaine essentiel: elle tend à travers l'alphabétisation, l'éducation et la culture authentique, à la formation intégrale de la personne humaine et à sa promotion humaine et sociale. Pour le pape Montini, tout homme a droit à la culture – la question des «droits culturels» traitée à l'UNESCO et au Conseil de l'Europe a été largement anticipée par Paul VI. Et c'est sous son impulsion que, pour la première fois dans l'histoire de l'Église, un concile œcuménique – le concile Vatican II – a envisagé directement le rapport entre foi et culture, dans un document particulier, la constitution pastorale *Gaudium et spes* sur l'Église dans le monde contemporain, qui, à quarante ans de distance, demeure plus que jamais d'actualité.

Comment ne pas citer ici le mémorable discours de Paul VI, le 29 septembre 1963, à l'ouverture de la 2^{ème} session du concile, dont je ne me lasse pas de faire la relecture:

«Nous regardons Notre temps et ses manifestations diverses et contradictoires avec une très grande sympathie et un immense désir de présenter aux hommes d'aujourd'hui le message d'amour, de salut et d'espoir que le Christ a apporté au monde [...]. Que le monde le sache: l'Église le regarde avec une profonde compréhension, avec une admiration vraie, sincèrement disposée non à le subjuguier, mais à le servir; non à le déprécier, mais à accroître sa dignité; non à le condamner, mais à le soutenir et à le sauver»².

² Cf. P. POUPARD, *Église et cultures. Jalons pour une pastorale de l'intelligence*, Paris, Ed. MAOS, 1980, pp. 184-187.

Le pape continue:

«L'Église regarde vers les artisans de la culture humaine, les hommes d'étude et de science, les artistes. À leur égard aussi, elle professe une haute estime et le très vif désir d'accueillir leurs expériences, d'affermir leur pensée, de sauvegarder leur liberté et d'ouvrir à leurs esprits tourmentés et passionnés l'accès au domaine surnaturel de la parole et de la grâce de Dieu».

Cette bienveillante estime de l'autre se retrouve dans le regard de Paul VI à l'endroit des hommes et des femmes des autres religions:

«Et puis, l'Église catholique regarde plus loin, par-delà l'horizon de la chrétienté. Comment pourrait-elle mettre des limites à son amour, alors qu'elle doit imiter l'amour de Dieu le Père, qui fait pleuvoir ses grâces sur tous les hommes (Mt 5, 45) et qui a aimé le monde au point de donner pour lui son Fils unique (Jean 3, 16)? L'Église porte donc son regard au-delà de sa sphère propre; vers les autres religions qui gardent le sens et la notion du Dieu unique, suprême et transcendant, Créateur et Providence. Ces religions rendent à Dieu un culte par des actes de piété sincère qui, ainsi que leurs convictions, sont à la base de leur vie morale et sociale.

L'Église catholique relève sans doute, non sans douleur, des lacunes, des insuffisances et des erreurs dans beaucoup de ces formes religieuses. Mais elle ne manque pas de se tourner vers elles et de leur rappeler que le catholicisme estime comme il se doit tout ce qu'elles possèdent de vrai, de bon et d'humain. L'Église leur répète que pour sauvegarder dans la société moderne le sens religieux et le culte de Dieu – obligation et besoin de la vraie civilisation – elle-même se tient en première ligne, comme le plus ferme défenseur des droits de Dieu sur l'humanité».

LE DIALOGUE

Conscience, renouvellement et dialogue sont les paroles-clés de sa première encyclique *Ecclesiam Suam*, publiée le 6 août 1964 en la fête significative de la Transfiguration, sur les voies à suivre par l'Église pour aujourd'hui accomplir sa mission, dans la conscience qu'elle a de son mystère, dans son désir de renouvellement à la lumière de son idéal, en dialogue avec le monde dans lequel elle vit³. Dans ce jardin à la française, Paul VI, dans son style incomparable, avec une grande délicatesse à l'égard des pères conciliaires dont il entend respecter la liberté, mais éclairer les délibérations en raison de sa charge spécifique, consacre la 3^{ème} et dernière partie de son encyclique-programme, à rendre

³ C'était le premier Colloque de l'Institut Paul VI que j'ai eu l'honneur de présider, pour remplacer le cardinal Joseph Ratzinger, empêché, en octobre 1980 à Rome: *Ecclesiam Suam. Première Lettre encyclique de Paul VI*, Colloque international (Rome, 24-26 octobre 1980), Brescia - Roma, Istituto Paolo VI - Edizioni Studium, 1982 (Pubblicazioni dell'Istituto Paolo VI, 2).

«plus clairs les motifs qui poussent l'Église au dialogue, plus claires les méthodes à suivre, plus clairs les buts à atteindre»; «Nous voulons, écrit-il, préparer les esprits, non pas traiter les sujets».

Tâchons, en cette époque troublée où la peur risque d'entraver le dialogue des cultures et des religions, de retrouver l'orientation de pensée de Paul VI, le pape du dialogue.

Pour Paul VI, le dialogue est ouvert par l'initiative de Dieu, la révélation qui culmine dans la conversation du Christ avec les hommes. Ce dialogue du salut, formidable demande d'amour, se poursuit et s'étend à travers les siècles. C'est un art de communication spirituelle, un moyen d'exercer la mission apostolique. Ses caractéristiques sont la clarté avant tout, la douceur que le Christ nous propose d'apprendre de lui-même, la confiance, tant dans la vertu de sa propre parole que dans la capacité d'accueil de l'interlocuteur, la prudence pédagogique enfin. Dans le dialogue ainsi conduit se réalise l'union de la vérité et de la charité, de l'intelligence et de l'amour. Son climat, c'est l'amitié. Bien mieux, le service. Mais le danger demeure. Car son art est plein de risques, l'irénisme et le syncrétisme qui sont au fond des formes de scepticisme envers la force et le contenu de la parole de Dieu. Et de conclure: ce sera l'affaire du gouvernement de l'Église elle-même d'intervenir de temps en temps avec sagesse pour marquer certaines limites, signaler des pistes et proposer diverses formes en vue de l'animation d'un dialogue vivant et bienfaisant.

La première de ces interventions, la plus solennelle, ce fut, moins d'un an et demi plus tard, sous forme de Déclaration, le document conciliaire bien connu *Nostra aetate*, promulgué le 28 octobre 1965 – nous venons d'en célébrer le 40^{ème} anniversaire. Il est aisé d'y retrouver l'éclairage d'*Ecclesiam Suam* de Paul VI. Le concile rappelle la tâche pour l'Église «de promouvoir l'unité et la charité entre les hommes et les peuples», d'où découle l'intérêt qu'elle porte à toutes les religions non-chrétiennes. Au cœur de la déclaration conciliaire, les pères du concile affirment, que l'Église «ne rejette rien de ce qui est vrai et saint», qu'elle «respecte sincèrement ces manières d'agir et de vivre», et reconnaît qu'elles «apportent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes». Cependant, dans sa prudence, elle ressent la nécessité de bien préciser les limites du cadre dans lequel s'accomplira ce dialogue, en exhortant à *reconnaître, préserver et faire progresser*, avec prudence et charité, les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles qui se trouvent en ceux qui suivent d'autres religions, «tout en témoignant de la foi et de la vie chrétienne» (cf. *Nostra aetate*, n. 2).

J'ai déjà mentionné l'encyclique *Ecclesiam Suam* publiée par Paul VI au début de son pontificat. En la fête de l'Immaculée Conception de l'année sainte 1975 et à la suite du synode des évêques sur l'évangélisation, Paul VI

est revenu, dans son exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, sur un thème qui m'est cher, l'évangélisation des cultures, et sur celui de l'annonce du Christ aux croyants des autres religions. Le pape relève les caractéristiques essentielles en raison desquelles l'Église respecte et estime les religions non-chrétiennes «pratiquées par d'immenses portions de l'humanité»: elles sont l'expression vivante de l'âme de vastes groupes humains; elles portent en elles l'écho de millénaires de recherche de Dieu – recherches incomplètes mais réalisées avec sincérité et droiture de cœur; elles possèdent un patrimoine impressionnant de textes religieux; elles ont appris à des générations à prier; elles sont toutes parsemées d'innombrables «semences du Verbe»; enfin, elles peuvent constituer une authentique *preparatio evangelica*. Mais Paul VI ressent en même temps la nécessité de rappeler que les questions complexes et délicates suscitées par le dialogue, doivent être étudiées à la lumière de la tradition chrétienne et du magistère de l'Église (cf. *Evangelii nuntiandi*, n. 53).

L'INDISPENSABLE DIALOGUE POUR L'ÉVANGÉLISATION

L'originalité de Paul VI, à ce qu'il me semble, est de concevoir le dialogue salvifique de l'Église avec les cultures comme indispensable pour l'évangélisation. Cette intuition «montinienne» fait désormais partie du patrimoine de l'Église après que son successeur, le pape philosophe Jean-Paul II a largement développé et enrichi cette intuition. Nous le savons: il ne suffit pas qu'un document, fût-il pontifical, soit pertinent dans son contenu pour rejoindre l'esprit et le cœur de ses destinataires. Paul VI l'a expérimenté, non seulement avec *Ecclesiam Suam* et *Populorum progressio*, mais aussi avec *Evangelii nuntiandi* qui demeure jusqu'à nos jours dans la conscience vive de l'Église à travers le monde. Un jour, son successeur Jean-Paul II me disait: «Il nous faut sans cesse revenir à *Evangelii nuntiandi*». De fait, Paul VI était préoccupé par la mission divine confiée à l'Église d'incarner l'évangile dans la culture contemporaine, cette culture si riche de tant d'expériences, de tant de progrès, mais en même temps et trop souvent désespérément vide du point de vue spirituel et humain. C'est avec foi qu'il présentait le message des béatitudes comme l'antidote au pessimisme, au découragement et à la peur. Pour atteindre l'âme et le cœur de l'homme, au couchant du XX^{ème} siècle, Paul VI comprit combien était nécessaire la médiation de la culture, de telle sorte que le dialogue constant avec la culture contemporaine a été l'une des caractéristiques les plus significatives de son pontificat. Absolument convaincu du besoin réciproque de la foi et de la culture, Paul VI a beaucoup dit et beaucoup fait dans le domaine culturel, donnant une nouvelle impulsion à l'ensemble des organismes du Saint-Siège pour une plus grande présence dans ce

domaine. De fait, en une période marquée par une conception trop exclusivement matérialiste, la voix de Paul VI s'est régulièrement élevée pour affirmer le caractère spirituel et culturel de l'homme et du développement humain. Paul VI était très attentif à toutes les questions relatives au développement des pays pauvres, à l'avenir et à l'union de l'Europe. L'un des enjeux de ce que nous appelons aujourd'hui le dialogue interculturel, est, pour «papa Montini», comme l'appellent les Italiens, la culture de la paix, et pour ce faire, il insiste sur le devoir de contribuer au «développement intégral» de l'homme et au «développement solidaire de l'humanité», concept autrement prégnant que celui de «développement durable».

Pour Paul VI, pour que le dialogue soit possible entre les peuples et les cultures, un certain nombre de conditions sont nécessaires. L'une de ces conditions est le développement: «Le développement est le nouveau nom de la paix». Cette géniale expression de *Populorum progressio* garde toute sa force en ce début du troisième millénaire: nous en avons fait récemment la triste expérience avec l'explosion des violences qui ont secoué et abîmé les banlieues françaises. Très préoccupé par l'ampleur du phénomène mondial de l'analphabétisme, Paul VI écrivait dans sa grande encyclique qu'il me demandait de présenter à la Salle de presse du Saint-Siège, le mardi de Pâques 1967: «La faim d'instruction n'est en effet pas moins déprimante que la faim d'aliments: un analphabète est un esprit sous-alimenté»⁴.

«TOUT HOMME ET TOUT L'HOMME»

Pour Paul VI, le fondement de la culture est l'homme lui-même, ou mieux, la personne humaine dans l'unité substantielle de l'esprit et du corps. Cette vision unifiante de la culture fondée sur l'homme, créé à l'*image* et à la *ressemblance* de Dieu, détermine chez Giovanni Battista Montini la manière de vivre sa foi personnelle en parfaite syntonie avec la culture de son temps. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'ait point ressenti les profondes distorsions entre la culture dite «moderne» et la foi pérenne de l'Église du Christ. Qu'il suffise d'évoquer son discours à l'ouverture de la 2^{ème} session du concile Vatican II: «C'est cet amour qui nous soutient, car, à regarder la vie des hommes telle qu'elle est aujourd'hui, nous aurions de quoi être épouvantés plutôt qu'encouragés, affligés plutôt que réjouis, portés à une attitude de défense et de réprobation des erreurs plutôt que de confiance et d'amitié [...]. Sur cette condition de l'homme moderne, condition complexe et si triste pour tant de raisons, Nous aurions beaucoup à dire».

⁴ *Populorum progressio*, 26 mars 1967, n. 35.

La culture est ce par quoi l'homme en tant qu'homme devient davantage homme, *est* davantage, accède davantage à l'être, dans toutes les dimensions de son existence. L'homme est toujours le fait premier, primordial et fondamental de la culture, dans sa totalité, dans l'ensemble de sa subjectivité spirituelle et matérielle, qui s'épanouit dans la nation⁵. «Tout homme et tout l'homme»: c'est l'expression de Paul VI dans *Populorum progressio* maintes fois reprise par son successeur Jean-Paul II: «Pour être authentique, le développement doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme. Comme l'a fort justement souligné un éminent expert: "Nous n'acceptons pas de séparer l'économique de l'humain, le développement des civilisations où il s'inscrit. Ce qui compte pour nous, c'est l'homme, chaque homme, chaque groupement d'hommes, jusqu'à l'humanité tout entière"» (n. 14).

Cette centralité de l'homme, Paul VI n'a cessé de la défendre en des contextes variés où il jugeait nécessaire de donner à l'humanité l'éclairage de l'évangile. Lui qui n'hésitait pas à témoigner de son admiration devant les conquêtes de la science, qu'il interprétait comme autant de témoignages de la grandeur de l'homme, il profita de l'odyssée de la sonde spatiale *Ranger III*, en 1964, pour déclarer avec des accents pascaliens: «Nous considérons que cette exploration de l'espace immense nous révèle la petitesse de l'homme et, dans le même temps, notre grandeur. Cet univers semble muet, sans âme, incapable de parler; nous, au contraire, nous sommes plus vivants que tout le cosmos»⁷.

En même temps, Paul VI était légitimement préoccupé devant les risques et les méfaits pour les hommes, d'un progrès incontrôlé, sans référence éthique. Aussi était-il convaincu de la nécessité de la foi pour la culture, pour lui permettre d'être plus pleinement au service de l'homme et de sa vocation surnaturelle. Son enseignement sur la culture, développé tout au long de son pontificat, manifeste cette conviction: une culture n'est authentique que dans son ouverture à la dimension spirituelle. Dans *Evangelii nuntiandi*, Paul VI parle même de «culte de la vérité»⁸. En effet, la vérité est tout à la fois règle de discernement et norme d'adaptation, âme de civilité et trésor d'humanité, patrimoine du passé et élément essentiel de la vie de l'esprit, maîtresse de sagesse et source de légitime fierté. Sans culte de la vérité, le dialogue des cultures perd toute consistance. Or, pour Paul VI, la vérité de

⁵ Cf. P. POUPARD, «Respecter les droits de chaque nation». *La pensée internationale de Jean-Paul II*, dans «Communio», t. VI, 3 (mai-juin 1981), pp. 18-26.

⁶ Il s'agit du père L.-J. LEBRET, dans *Dynamique concrète du développement*, Paris, Économie et Humanisme, les Éditions Ouvrières, 1961, p. 28.

⁷ Cf. PAOLO VI, *Insegnamenti sulla scienza e sulla tecnica*, Brescia - Roma, Istituto Paolo VI - Edizioni Studium, 1986 (Quaderni dell'Istituto Paolo VI, 5), p. 72.

⁸ *Evangelii nuntiandi*, 8 décembre 1975, n. 78.

l'homme englobe le dessein de Dieu: l'humanisme chrétien est un «humanisme transcendant» dans le Christ⁹.

«EXPERTE EN HUMANITÉ»

Paul VI aime qualifier l'Église d'*experte en humanité*. Il l'a proclamé devant l'Assemblée générale des Nations Unies, le 4 octobre 1965, l'a repris dans une lettre au professeur Étienne Gilson datée du 8 août 1975, comme dans *Populorum progressio*: «Experte en humanité, l'Église, sans prétendre aucunement s'immiscer dans la politique des États, "ne vise qu'un seul but: continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur l'œuvre même du Christ venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi"» (n. 13). Dans le contexte français du centenaire de la loi de 1905, et devant vous, chers amis ambassadeurs des états membres de l'UNESCO, il me plaît de continuer la citation: «Fondée pour instaurer dès ici-bas le royaume des cieux et non pour conquérir un pouvoir terrestre, elle affirme clairement que les deux domaines sont distincts, comme sont souverains les deux pouvoirs ecclésiastique et civil, chacun dans son ordre. Mais, vivant dans l'histoire, elle doit "scruter les signes des temps et les interpréter à la lumière de l'évangile". Communiant aux meilleures aspirations des hommes et souffrant de les voir insatisfaites, elle désire les aider à atteindre leur plein épanouissement, et c'est pourquoi elle leur propose ce qu'elle possède en propre: une vision globale de l'homme et de l'humanité». Nous savons combien Paul VI déplorait le drame de «la rupture entre évangile et culture»¹⁰ comme caractéristique de son siècle. Et nous mesurons aujourd'hui, à quarante ans de distance, le travail accompli à son initiative puis sous la forte impulsion de Jean-Paul II pour tenter d'humaniser une culture en perte d'horizons et de repères, repliée dans le relativisme et un matérialisme générateur de désespérance.

«Experte en humanité», l'Église promet avec Paul VI un humanisme plénier, fondement du dialogue des civilisations, ouvert à l'absolu, guidée par le «culte de la vérité» et animée de «charité universelle», selon cette autre expression très belle de *Populorum progressio* qui veut dire plus que la fraternité des peuples. Le dialogue des cultures ne peut ainsi se résoudre à une simple «communication» de connaissances et de pensées, mais il invite à «combattre la misère et lutter contre l'injustice», afin de «promouvoir,

⁹ «Par son insertion dans le Christ vivifiant, l'homme accède à un épanouissement nouveau, à un humanisme transcendant, qui lui donne sa plus grande plénitude: telle est la finalité suprême du développement personnel» (*Populorum progressio*, n. 16).

¹⁰ Cf. *Evangelii nuntiandi*, n. 20.

avec le mieux-être, le progrès humain et spirituel de tous, et donc le bien commun de l'humanité. La paix – rappelle-t-il – ne se réduit pas à une absence de guerre, fruit de l'équilibre toujours précaire des forces. Elle se construit jour après jour, dans la poursuite d'un ordre voulu de Dieu, qui comporte une justice plus parfaite entre les hommes» (n. 68). Cet engagement de l'Église pour le développement intégral de l'homme, justifie pleinement l'autonomie de l'action temporelle de l'Église.

«LA CHARITÉ UNIVERSELLE»

Paul VI a été témoin des drames qui ont jalonné l'histoire du XX^{ème} siècle, les guerres et les nationalismes ravageurs¹¹, négations absolues du dialogue¹². Il est conscient des éléments d'humanisme universel contenus dans la civilisation occidentale, mais il ne lui reconnaît pas la prétention à être unique ni exclusive. Pour lui, le rapprochement entre les hommes de différentes cultures permet une fécondation mutuelle des civilisations¹³.

Ce dialogue des civilisations, quand il est sincère, est «créateur de fraternité». Il s'agit, pour lui, de construire une «civilisation mondiale», dans un dialogue «centré sur l'homme et non sur les denrées ou les techniques». Sa fécondité dépendra de sa capacité à «élever» des peuples et les «spiritualiser», ce qui demande une éducation, «un enseignement marqué par une qualité spirituelle et morale si élevée qu'il garantisse un développement non seulement économique, mais humain»¹⁴.

Pour aider à la juste interprétation de cette idée, Paul VI précise que la sagesse n'est pas l'exclusivité d'une civilisation. Citant le concile – «L'avenir du monde serait en péril si notre époque ne savait pas se donner des sages» – il formule ce grave avertissement: «Riche ou pauvre, chaque pays possède une civilisation reçue des ancêtres: institutions exigées pour la vie

¹¹ «D'autres obstacles encore s'opposent à la formation d'un monde plus juste et plus structuré dans une solidarité universelle; Nous voulons parler du nationalisme et du racisme. Il est naturel que des communautés récemment parvenues à leur indépendance politique soient jalouses d'une unité nationale encore fragile et s'efforcent de la protéger. Il est normal aussi que des nations de vieille culture soient fières du patrimoine que leur a livré leur histoire. Mais ces sentiments légitimes doivent être sublimés par la charité universelle qui englobe tous les membres de la famille humaine. Le nationalisme isole les peuples contre leur bien véritable» (*Populorum progressio*, n. 62).

¹² Paul VI met en garde contre «la tentation de la violence», obstacle majeur au dialogue, dans les situations de profonde injustice: «Il est des situations dont l'injustice crie vers le ciel. Quand des populations entières, dépourvues du nécessaire, vivent dans une dépendance telle qu'elle leur interdit toute initiative et responsabilité, toute possibilité aussi de promotion culturelle et de participation à la vie sociale et politique, grande est la tentation de repousser par la violence de telles injures à la dignité humaine». *Ibid.*, n. 30.

¹³ *Ibid.*, n. 72.

¹⁴ *Ibid.*, n. 73.

terrestre et manifestations supérieures – artistiques, intellectuelles et religieuses – de la vie de l'esprit. Lorsque celles-ci possèdent de vraies valeurs humaines, il y aurait grave erreur à les sacrifier à celles-là. Un peuple qui y consentirait perdrait par là le meilleur de lui-même. Il sacrifierait, pour vivre, ses raisons de vivre» (n. 40). N'est-ce pas l'une des plus belles affirmations des bienfaits du dialogue des cultures? Pour Paul VI, il s'agit d'un échange de dons réciproque, il se réalise dans un dialogue authentique où chacun se met à l'écoute de l'autre pour en recevoir, avec sa sagesse, des lumières et de nouvelles richesses.

En conduisant l'Église à prendre en compte la culture dans son engagement au sein du monde d'aujourd'hui, Paul VI a ouvert de nouvelles voies. Parce qu'il fut un homme de foi et de culture, et qu'il a lui-même pratiqué ce dialogue des cultures – j'ai fait référence à sa rencontre personnelle avec la culture française – il nous aide, avec une lucidité prophétique, à prendre conscience des implications «morales» du dialogue entre les cultures: il ne s'agit pas de discussions de salon, si je peux m'exprimer ainsi, mais d'un nécessaire engagement pour une plus grande justice. Si le dialogue a comme finalité la paix, nous nous devons de développer les conditions de la paix, certes à travers le développement durable, certes à travers la défense des droits culturels, certes à travers la promotion de la démocratie culturelle, mais encore et surtout dans le développement d'une culture de l'homme, de tout l'homme, et de tous les hommes. Ce dialogue, pour être dialogue de vérité, a besoin d'être enveloppé de la charité universelle, c'est à dire de l'amour et du respect dû à toute culture, toute religion et toute civilisation.

Paul VI a voulu réconcilier l'homme avec Dieu et avec lui-même, à travers le Christ et son Église, en utilisant toutes les richesses de la culture pour porter l'homme à sa pleine maturité humaine et spirituelle. Il est juste de dire, sans exagération, que l'enseignement de Paul VI sur la culture – ce qui est un phénomène très moderne – a investi l'entier de son pontificat. Pour lui, une vraie culture est une culture qui ouvre les horizons de la vie spirituelle et s'enracine dans le culte de la vérité. Ainsi, le patrimoine du passé, intériorisé, devient partie intégrante de la vie, et il se propose en partage à qui veut bien en écouter le message.

Excellence, monsieur le Président, mesdames, messieurs et chers amis, au terme de ce colloque à l'UNESCO sur *Le dialogue possible: Paul VI et les cultures contemporaines*, comment ne pas rappeler que le pape Paul VI, il m'en souvient – j'étais alors son jeune collaborateur à la Secrétairerie d'état – avait encouragé monseigneur Giovanni Benelli, votre prédécesseur, cher monseigneur Follo, comme observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO, à organiser le 21 avril 1966 au siège même de cette institution qui nous a reçus cet après-midi, une soirée sur le thème: *Une rencontre des cultures sous le signe de la coopération et de la paix: le concile œcuménique*

Vatican II. Et dans son allocution de clôture, René Maheu, alors directeur général, soulignait combien cette rencontre, et je le cite, «atteste l'existence et l'utilité du cadre universel où elle s'est volontairement située. Elle démontre d'autre part qu'il n'y a pas d'organisation du travail intellectuel collectif sans spiritualité [...] l'UNESCO est essentiellement cela: à la fois un instrument et une expérience spirituelle de l'universel humain»¹⁵. C'est pourquoi l'Institut Paul VI est venu à Paris le 27 janvier 1988 pour une journée d'études, le matin à l'Institut catholique, et le soir à l'UNESCO, sur *Paul VI et l'art*¹⁶. C'est pourquoi aussi il y est revenu aujourd'hui. Et il me revient, monsieur le Sous-directeur général adjoint pour les Sciences humaines et sociales, de remercier en votre personne l'UNESCO, au nom de tous les participants, pour son accueil renouvelé.

¹⁵ *Rencontre des cultures à l'UNESCO sous le signe du Concile Œcuménique Vatican II*, Paris, Perrin - Mame, 1966, p. 68.

¹⁶ *Paul VI et l'art*, Journée d'études (Paris, 27, janv. 1988), Brescia - Roma, Istituto Paolo VI - Edizioni Studium, 1989 (Pubblicazioni dell'Istituto Paolo VI, 9).